

Lila Bouadma, réanimatrice à l'hôpital Bichat : « Depuis l'enfance, je sais où je vais »

 [lemonde.fr/planete/article/2020/12/13/lila-bouadma-reanimatrice-a-l-hopital-bichat-depuis-l-enfance-je-sais-ou-je-va-is_6063198_3244.html](https://www.lemonde.fr/planete/article/2020/12/13/lila-bouadma-reanimatrice-a-l-hopital-bichat-depuis-l-enfance-je-sais-ou-je-va-is_6063198_3244.html)



ED ALCOCK / MYOP

Par Solenn de Royer

Publié aujourd'hui à 03h18, mis à jour à 12h00

Réservé à nos abonnés

Entretien Je ne serais pas arrivée là si... Chaque dimanche, « Le Monde » interroge une personnalité sur un moment décisif. Cette semaine, la réanimatrice, membre du conseil scientifique Covid-19, raconte l'événement qui l'a décidée à devenir médecin et les obstacles qu'elle a surmontés pour y parvenir.

Réanimatrice à l'hôpital Bichat à Paris, Lila Bouadma, professeure de médecine depuis 2015, est l'une des trois femmes du conseil scientifique chargé d'éclairer la décision politique depuis le début de la crise sanitaire. A 49 ans, cette fille d'immigrés kabyles, originaire du Territoire de Belfort, se bat sur le front du Covid-19 avec pugnacité et humanité.

Je ne serais pas arrivée là si...

... Si mon petit frère n'avait pas failli mourir, quand j'avais 9 ans. Une otite purulente avec méningite. Mes parents n'avaient pas le téléphone, ils m'ont envoyée chercher le médecin. Il a donné des antibiotiques mais mon frère n'allait pas mieux. Je suis retournée le chercher. Il était très contrarié mais il est passé une deuxième fois. Ça

n'allait toujours pas mieux. A la fin de la semaine, mon frère s'est mis à convulser, il sautait en l'air dans les bras de ma mère. J'ai compris que c'était grave en voyant mon père pleurer.

Nos voisins ont fini pas appeler les pompiers. Eux étaient français, on les a écoutés. Ce jour-là, je me suis dit deux choses. Un : mes parents n'ont pas été pris en considération, je perçois qu'il y a un problème de classe. Deux : le docteur n'a pas appris sa leçon, il ignorait ce qu'il fallait faire pour mon frère. Je sais, depuis ce jour-là, que je serai médecin.

Où avez-vous grandi ?

Dans une cité ouvrière, près de Belfort. Mes parents sont arrivés de Kabylie à la fin des années 1960. Ils ne savaient ni lire ni écrire. Mon père était ouvrier dans une usine de fil de fer, ma mère femme de ménage. Elle était imprévisible. D'une grande violence, morale et physique. Elle me terrorisait. Je vivais dans une insécurité permanente. J'ai passé ma vie à attendre mon père. Ce n'était pas le père parfait, il buvait, il dépensait l'argent du ménage, tous les clichés habituels, mais il ne nous aurait jamais fait de mal. J'allais le chercher à son travail et j'étais sûre qu'il ne m'arriverait rien.

Comment avez-vous surmonté cette enfance difficile ?

Curieusement, ce n'est pas l'idée que j'en ai. Nous étions sept frères et sœurs. Nous vivions à la campagne, dans un petit village, toujours dehors. On jouait au foot, on allait à la pêche, la nuit, il y avait un étang au bout de la rue. J'étais enthousiaste, volontaire. J'aimais l'école. Je n'ai pas l'impression d'avoir été malheureuse. A la fois, je ne connaissais rien d'autre. Je ne savais pas ce qui était... normal.

Quelle est votre position dans la fratrie ?

Au milieu. Grands et forts, mes frères et sœurs étaient plus révoltés, ils avaient du répondant. Moi, j'étais plus petite, et obéissante. Je voulais être parfaite. J'apprenais vite à l'école. Très rapidement, j'ai été considérée comme celle qui savait faire. Sans être l'aînée, j'ai occupé cette place. A 6 ans, je devais remplir la feuille d'impôt de mes parents. Et toutes les corvées domestiques étaient pour moi.

Quel rôle l'école a-t-elle joué dans votre parcours ?

Je sais d'avance que c'est ma seule voie de sortie. Même si, rétrospectivement, je trouve que l'école écrase davantage qu'elle n'élève. A partir du moment où vous êtes un enfant pauvre, immigré, une fille en plus, ce n'est pas naturel de vous aider à faire ce que vous voulez faire. A 7 ans, une institutrice m'a expliqué que ce n'était même pas la peine que j'essaye. Elle me convoque un jour et me dit : « Ton but à toi, ce n'est pas d'apprendre, c'est de te marier, d'avoir des enfants et d'apprendre l'arabe. » Je ne comprends pas ce qu'elle dit.

On m'a souvent dit : « Médecin, ce n'est pas pour toi. » Très tôt, j'ai eu conscience que personne ne m'aiderait

Je sais juste que c'est méchant, et raciste. Je me mets à pleurer, le seul moyen que je trouve pour me défendre. Mais plus je pleure, plus elle en rajoute. D'autres me l'ont dit aussi par la suite, que je n'y arriverais pas, que je ne serais jamais médecin : « Ce n'est pas pour toi. » Très tôt, j'ai conscience que personne ne m'aidera. Mais je sais aussi que je peux. Je suis bonne élève, je peux tout apprendre. Je choisis un lycée où il y a une option grec, pour être dans le meilleur établissement. On ne me donne pas les clés, il faut que je réfléchisse par moi-même. Depuis l'enfance, je sais où je vais.

Vous allez donc dans un bon lycée, à Belfort...

Oui, au centre-ville, et c'est une découverte ! Je rencontre des enfants aisés, cultivés, qui ont voyagé, peuvent discuter de sujets de société, argumenter... J'ai l'impression qu'il y a un déficit que je ne pourrai jamais rattraper. Ou bien, il faudrait toute une vie ! A l'époque, je n'ai jamais été plus loin que Besançon, avec mon père, qui avait un rendez-vous au consulat. En revanche, je lisais. En cachette de ma mère. J'étais inscrite à la bibliothèque municipale, pour 5 francs par an. Je prenais un auteur au hasard, puis je lisais tout le rayon. J'ai lu ainsi tout Zola, tout Balzac... Je me souviens d'avoir été éblouie par les *Mémoires d'Hadrien*, de Marguerite Yourcenar. C'est au lycée que j'ai vu mon premier film, *Rain Man*, au cinéma.

Quand avez-vous quitté vos parents ?

Dès que j'ai pu ! Après le lycée, j'ai passé le concours de médecine à Besançon. Ce qui est bien, avec les études de médecine, c'est que ça nivelle. On est tous à égalité. A l'époque, c'est presque un jeu, pour moi, d'apprendre. Ma mémoire était hyperdéveloppée. Enfant, ma mère me donnait une liste de courses mais je n'avais pas le droit de l'écrire. Quand elle parlait, je comptais les items avec mes doigts, derrière mon dos. J'avais développé plein d'astuces pour ne rien oublier, comme mémoriser la configuration du magasin, de chaque rayon...

Pendant mes études, je pouvais apprendre par cœur des livres entiers. Je me souviens encore de la tirade de Julien Sorel dans *Le Rouge et le Noir* de Stendhal : « *Messieurs les jurés, l'horreur du mépris, que je croyais pouvoir braver au moment de la mort, me fait prendre la parole. Messieurs, je n'ai point l'honneur d'appartenir à votre classe, vous voyez en moi un paysan qui s'est révolté contre la bassesse de sa fortune.* » J'ai mis du temps à me défaire de toutes ces choses mémorisées, c'est très intrusif. Aujourd'hui, je n'arrive plus à apprendre par cœur, j'en ai même le dégoût.

Qu'aimez-vous le plus dans votre métier ?

La relation entre le médecin et le malade. C'est une rencontre, à chaque fois. L'empathie, ce n'est pas pleurer avec le malade ou sa famille. C'est les accompagner, être présent, tenter d'atténuer un peu la souffrance, expliquer, avec des mots

compréhensibles, ce qui se passe, ce qu'on va faire... Le pire, c'est le non-dit, la non-explication. J'aime parler à mes malades. Sans rester forcément sur le terrain médical. On parle de tout... Un malade n'est pas qu'un corps, une pathologie. C'est une relation qui va au-delà du soin. Une relation humaine, tout simplement.

A 44 ans, vous devenez professeure de médecine... Un parcours du combattant ?

Quand on vient d'un certain milieu, on vous fait toujours sentir que vous n'êtes pas à votre place. Enfant, je pensais qu'en faisant des études je ne rencontrerais plus que des gens intelligents. C'était faux. Pour devenir professeur, on passe devant plusieurs commissions. Mais j'ai eu droit à un traitement de faveur... une réunion supplémentaire. Je me suis présentée devant trois professeurs qui m'ont dit que mon CV était parfait mais que je n'étais pas digne de l'université ! Ils ont listé leurs griefs... Je n'ai jamais su si ce qui les dérangeait le plus était que je sois une femme, une Arabe, ou si c'était à cause de la tête que j'ai...

Lire aussi « Nous n'avions pas le choix » : le conseil scientifique défend le confinement à l'Assemblée nationale

Finalement, j'ai été nommée. Mais ce dernier entretien a été la plus grande désillusion de ma vie. Aujourd'hui, en médecine intensive, les postes à responsabilité sont essentiellement occupés par des hommes. J'ai demandé récemment au Conseil national des universités combien il faudrait de temps pour qu'il y ait autant de femmes professeures que d'hommes. On m'a répondu deux générations. Je ne connaîtrai pas ça.

Quand vous parlez de votre apparence physique, vous évoquez...

... la perte de mes cheveux, à l'adolescence. Une maladie auto-immune. Je pourrais le cacher mais j'assume. Même si ce n'est pas simple. Il m'est arrivé de me faire agresser dans la rue : « Avec la tête que vous avez, il ne faut pas sortir ! » J'ai appris à me moquer du regard des autres. Les gens jugent trop souvent au travers du prisme de leurs normes, de leurs aspirations.

C'est comme le fait de ne pas être mariée, de ne pas avoir d'enfants..., beaucoup ne le comprennent pas. Ça ne correspond pas au schéma que nous vend la société et auquel je ne crois pas. J'ai toujours su que cette vie n'était pas pour moi. Je me souviens de l'avoir dit, très jeune, à un groupe de femmes, dans ma cité. Elles ont ri et m'ont dit : « Tu feras bien comme tout le monde. »

Le travail prend toute votre vie ?

Je ne peux pas le dire autrement. Même si ma relation à la médecine a évolué. Quand j'avais 30 ans, je vais employer un terme religieux, c'était... la passion. Un sacerdoce. Un peu trop. Je me disais que c'était le plus beau métier du monde et que si ça s'arrêtait, il n'y aurait plus rien. A 40 ans, je me suis interrogée sur l'endroit où mettre le curseur.

Mon chef de service de l'époque, le professeur Bernard Régnier, que j'admirais, m'a aidée à remettre les choses en ordre. On ne peut pas faire que travailler, soigner les malades... il faut parfois faire aussi des choses pour soi. Finalement, à presque 50 ans, je travaille toujours autant mais avec plus de recul, donc je le vis mieux. Ce que je n'avais pas compris à l'époque, c'est que les choses peuvent être aussi bien faites si je suis là, ou pas. C'est cela, aussi, la transmission.

Vous êtes croyante ?

Non. J'aurais aimé avoir cette chance. Mais ça ne se décrète pas.

Comme réanimatrice, vous côtoyez la mort au quotidien. Cela a-t-il un effet sur votre vision de la vie ?

Ce que je vais dire va vous paraître simple, mais je le dis quand même : rien ne vaut la vie ! Comme médecin, je participe à sauver des vies. Pas toute seule, bien sûr. Mais dans mon service, à Bichat, c'est cela qu'on fait, on tente de sauver des vies. Parfois, on n'y arrive pas. C'est dur aussi pour les médecins. Les réanimateurs sont formés très tôt à la fin de vie, à l'accompagnement des malades, de leurs familles.

De mon côté, j'ai été confrontée à la mort, à la peur de celle-ci, dès l'enfance. Comme je l'ai raconté, mon petit frère a failli mourir quand j'avais 9 ans. Il va très bien aujourd'hui ! Mais j'ai perdu un autre frère, le deuxième de la fratrie, Saïd. Il est mort peu après ma naissance. Je suis donc née en deuil. Avec un manque difficile à comprendre car je n'ai jamais connu cet enfant, j'ai beau chercher, je n'en garde aucun souvenir. Mais j'ai été nourrie par les récits de mes parents qui avaient idéalisé ce fils perdu. Le travail de deuil est donc impossible à mener, parce qu'il n'y a ni début ni fin, il n'y a pas de matérialité non plus. Ce manque est toujours là, il fait partie de moi. S'il disparaissait, je deviendrais quelqu'un d'autre et je ne le veux pas.

En janvier, vous avez accueilli le premier patient mort du Covid-19, un Chinois de Wuhan. Comment avez-vous vécu cette première vague ?

Un choc, du jamais-vu ! Autant de malades, en même temps, tous atteints de la même maladie... je n'avais jamais vécu ça ! En mars, je me suis dit : cette vague va tout emporter, y compris tout ce que j'ai fait pendant vingt ans. Quand je regarderai en arrière, il ne restera que ça, ce souvenir, cette tragédie. Comme si ma vie d'avant allait être effacée. Je me suis dit aussi que je n'avais plus vingt ans devant moi pour reconstruire une vie de médecin. A ce moment-là, je ne voyais pas comment dépasser ça. Cette pandémie est d'une tristesse infinie.

Lire aussi « C'est la même maladie, les mêmes gens, les mêmes problèmes » : au service de « réa » de l'hôpital Bichat, une seconde vague du Covid-19 bien trop réelle

Et aujourd'hui ?

Je me projette dans l'après. Je sais que tout ce qu'on a fait – et c'était très dur – nous a permis de gagner du temps sur l'épidémie, en attendant le vaccin. Il y a donc une résilience possible. Mais depuis mars, j'ai l'impression qu'il y a deux personnes en moi. Il y a le médecin, professionnel, qui va voir les malades, accomplit les mêmes gestes que d'habitude. Et puis, il y a une autre personne qui a envie de pleurer tous les jours, comme cela ne m'était jamais arrivé avant dans ma vie. Ce qui m'en empêche, c'est le manque de temps. Avez-vous remarqué qu'il faut du temps pour pleurer ?

Vous êtes l'une des trois femmes du conseil scientifique qui conseille Emmanuel Macron dans cette crise. Comment avez-vous vécu cette soudaine exposition ?

La notoriété ne m'intéresse pas, je suis plutôt timide, mais je me suis dit que je pouvais faire cet effort. On m'a donné la parole, je l'ai prise. Mais je suis certaine d'une chose : tous les médecins qu'on a mis en avant pendant cette pandémie disparaîtront avec elle. Quand tout cela sera réglé, je retrouverai l'anonymat dans lequel j'ai vécu depuis toujours et ça m'ira très bien.

Retrouvez tous les entretiens de la série « Je ne serais pas arrivé là si... » de « La Matinale » [ici](#).